

Fichez-moi la logique

Étienne Cliquet, Conclusion en 20 minutes de la Fête de la logique, 14 janvier 2022 à 17h au Plateau-Média de l'isdaT

Remerciements

Tout au long de cette journée, les interventions de nos invités sont autant de pistes de réflexion et de registres qui donnent envie de poursuivre le travail et d'imaginer une suite à cette *Fête de la logique*. La fiche que j'ai sous les yeux ne contient pas de synthèse de vos propos et je n'ai rien à conclure non plus sinon à vous remercier encore une fois pour votre participation. Merci Antonia. Merci Fabrice. Merci Liv. Merci Yann. Merci Damien. À 17 heures, nous allons assister à une table ronde qui sera l'occasion de vous écouter réagir les uns aux autres à vos prises de parole respectives. Merci aux étudiants, à l'ensemble de mes collègues et au public pour votre présence aujourd'hui. Je remercie également Jérôme Delormas, directeur de l'isdaT, David Mozziconacci, directeur des études et l'ensemble du personnel administratif et technique pour votre soutien. Enfin, je remercie tout particulièrement Ana Samadzija Scrivener, collègue, amie et professeur de philosophie dans cette école. Elle ne peut malheureusement pas être avec nous aujourd'hui bien qu'elle soit à l'initiative de cette journée. Il y a deux ans, elle m'avait soumis du jour au lendemain l'idée d'une Fête de la logique avec un enthousiasme contagieux. Je me souviens très bien. Nous étions dans un bus qui nous acheminait vers un lieu pour un projet avec les étudiants.

Contexte

Je voudrais à présent prendre un moment pour vous décrire davantage le contexte qui entoure et préfigure la *Fête de la logique*, certains cours en particuliers et certaines questions qui nous ont amenés jusqu'ici aujourd'hui. J'en viendrai par là - et pour finir - à suggérer quelques réflexions concernant la logique à partir d'un objet simple et banal : la fiche et ce qui en découle, le fichier.

Il y a 6 ans, Ana Samardzija Scrivener et moi avons mis en place un nouveau cours intitulé *Inscriptions*. Ce titre de cours renvoie de façon absurde au fait que tout étudiant dans l'école doit s'inscrire à un cours à partir d'une fiche répertoriée dans le livret de l'étudiant. La fiche du cours *Inscriptions* signale d'emblée aux étudiants d'art que la théorie et la pratique de l'art ne sont pas séparés mais disponibles l'un à l'autre. N'en déplaise aux catégories qui structurent les rayonnages des cerveaux d'évaluateurs de la recherche en art, notre cours ne peut pas se ranger exclusivement dans la théorie ou la pratique puisque sont présents physiquement dans le même espace un professeur de philosophie et un artiste. On peut lire dans la fiche du cours en question rédigée en 2016 une partie de l'intitulé suivant :

« *Pratiquer les inscriptions. Dans tous les sens. Nous rendre souvent dans des espaces extérieurs à l'isdaT où nous sommes inscrits. Réfléchir à la manière dont nous pouvons nous*

inscrire en ces espaces et à la manière dont ces espaces s'inscrivent en nous. Observer cela. Inscrire cela de nouveau. Penser ce que l'on aime, en termes d'inscriptions : une référence constitue-t-elle une inscription profonde d'une démarche artistique dans un contexte, un continuum ou une fracture ? Visiter un maximum de plages dans le monde pour y inscrire des choses dans le sable. »

Première conséquence de cette fiche : nous sommes effectivement partis cette même année en car sur une plage de l'Atlantique, à Carcans avec un groupe d'étudiants pour y inscrire des choses dans le sable. L'autre inscription qui me semble importante à mentionner concerne la pratique hebdomadaire d'ateliers d'art auprès de détenus dans la prison de Seysses depuis trois ans dans le cadre du cours *L'Approche* avec un groupe d'étudiants de l'option Art, Design et Design Graphique. Les deux cours que je viens de citer, *Inscriptions* et *L'Approche*, n'ont pas de rapport explicite à la logique mais nous place devant des situations extérieures à l'école et à l'art qui ont leur logique propre. Nous n'y sommes pas forcément invités ou attendus d'où une certaine résistance ou indifférence à l'art. Cet obstacle auquel nous confronte des réalités nouvelles requiert une certaine discipline de pensée et d'action voire de rationalité pour arriver à y inscrire quelque chose. À titre d'exemple, en 2019, nous avons investi une quarantaine de vitrines administratives de l'université de droit de la faculté de Toulouse, habituellement réservées à l'affichage des résultats d'examens.

Merci les fiches

À partir des quelques expériences que je viens d'évoquer et pour rebondir à la manière par l'art de réagir à la logique ou de réagir logiquement en art, je vous propose un détour par un objet simple et logique s'il en est : la fiche que l'on trie, que l'on range, que l'on ordonne, qu'on organise en catégories et que l'on collectionne selon des familles. Des fiches comme il y en a plein cette bibliothèque. Des fichiers comme il en grouillent dans les ordinateurs et les services de la police. Une fiche plus sympathique comme celle que nous avons du remplir auprès de notre administration pour cette journée. Puis d'autres fiches encore pour la venue de chacun de nos invités. Il y a surtout à mes yeux un ensemble d'œuvres-fiches qui travaillent la logique à partir de fiches, parmi lesquelles : *La boîte verte* de Marcel Duchamp réalisée en 300 exemplaires en 1934 et contenant 93 notes et dessins ; *Card file* de Robert Morris, réalisé en 1962 sous la forme d'un classement de 44 fiches ; les grands dessins de Mark Lombardi élaborés à partir d'une collection de 15000 fiches. Je m'intéresse particulièrement aux fiches dans ma pratique d'artiste. Une fête de la logique sans fiche serait à mes yeux un peu triste. Alors merci aux fiches, aux fichiers, aux dossiers et aux notes.

La fiche

Avec les fiches nous voilà en pleine logique puisque le classement des fiches implique des critères et des catégories. Classer pourvoit la science de manière à rendre compte collectivement et rationnellement du monde réel. L'histoire de la fiche appartient autant à l'histoire de l'érudition, qu'à l'histoire du fichage de la population qu'au flux des marchandises

comme le rappelle Jean-François Bert dans « *Une histoire de la fiche érudite* ». Depuis le XVIIIe siècle, le succès de la fiche est grandissant et prospère imperturbablement jusqu'à aujourd'hui du papier au numérique. N'est ce pas le signe que l'ordre des choses n'a pas beaucoup changé ? Est ce tout à fait innocent de gérer des fichiers toute la journée qui nous gênent et nous gèrent aussi en retour ?

Soit, une fiche seule ne vaut quasiment rien. C'est presque rien sinon un fragment, une trace, un détail, un bout de ruine, un rebut. Un rien et beaucoup de choses très différentes peuvent faire l'objet d'une fiche, une simple note. L'objet-fiche se manipule aisément avec l'avantage de se situer à la frontière entre le laboratoire et le terrain, l'extérieur et l'intérieur, le réel forcément multiple et son inscription, enregistrant jusqu'aux doutes, errements, erreurs et suspicions. Saisir par le détail un réel trop vaste. Saisir une pensée trop fugace par une forme courte comme la définition, l'aphorisme, l'anecdote ou la citation. Saisir quelqu'un, le surveiller, l'incarcérer : le fugitif, le récidiviste, l'étranger. Avoir un dossier sur quelqu'un n'est ce pas une façon de dire qu'on a accumulé des preuves contre lui ? Si les fiches sont un travail de tous les instants, il faut donc compter sur une grande rigueur et une détermination qui seule permettra d'accumuler la quantité suffisante d'où peut émerger un motif, une récurrence, une catégorie, un jugement. Est ce à croire que les fichiers en vrac, sans ordre logique n'ont pas de valeur ?

En 1934, Marcel Duchamp réalise en 300 exemplaires « *La boîte verte* ». Elle contient 93 facsimilés de notes et dessins placés sans aucun ordre logique, littéralement en vrac. Réalisées plus de dix ans auparavant, ces fiches témoignent de sa pensée tout au long de l'élaboration de l'une de ses œuvres les plus importantes : « *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même* ». Autrement intitulée « *Le grand verre* », cette oeuvre sur laquelle il travaillera huit années d'affilée entre 1915 et 1923 restera inachevée considérant lui-même qu'il commence à s'ennuyer. Dix ans plus tard, il revient donc sur « *Le grand verre* » en publiant cet ensemble de notes sur des bouts de papier déchirés, raturés et somme toute énigmatiques. L'unité de chaque note autant que l'ensemble peut apparaître à première vue délirant mais à les lire attentivement, des familles apparaissent peu à peu autour de concepts révolutionnaires pour l'art : le *ready-made*, *l'inframince*, le hasard, le désir mathématique, l'idée de la fabrication, l'inscription de la poussière et la lenteur, etc.

Dans le cas de « *La boîte verte* », faut-il déduire non que le vrac précède le classement mais que le vrac est construit, comme on le dit de produits en vrac ? Je rappelle que le mot « vrac » provient du néerlandais pour désigner du hareng de qualité inférieure, mis dans des barils, sans y être rangé ni exposé et transporté sans emballage, sans conditionnement particulier. Si l'oeuvre d'art est inclassable mais qu'elle n'est pas non plus du vrac, c'est à dire une simple marchandise, comment la penser ? Y-a-t-il une valeur sans classement dans l'oeuvre d'art ? Ou un conflit de classement est-il un des moteurs de l'art moderne et contemporain ?

Le fichier

Il y a prise de note, il y a saisie d'une fiche. Saisir, prendre puis classer, dans des fichiers, des cartons, des travées, des magasins, des rayons, des établissements, une documentalité. La systématisation de la fiche par le monde savant advient autour du XVIIIe siècle parfois d'une

drôle de manière. À cette époque se répand l'habitude d'écrire au verso des cartes à jouer pour y inscrire des bons de charité, cartes de visite, reçus et quittances, contremarques, ou encore billets de faire-part. En effet, le dos des cartes à jouer resteront vierges en France jusqu'en 1816 siècle et de plus en plus d'érudits l'utilisent pour inscrire leur pensée. Si Jean-Jacques Rousseau écrit «*Rêveries d'un promeneur solitaire* » à partir de fiches, Jean-François Bert mentionne l'influence déterminante pour celui-ci d'un de ses contemporains :

« *C'est sans doute Georges-Louis Lesage (1724-1803) qui fera un usage le plus abouti de la carte à jouer. Ce savant Genevois, spécialiste de la pesanteur (...) laissa derrière lui 35 000 cartes à jouer sur lesquelles il entreprit de corriger certaines hypothèses erronées de ses contemporains - pratique de la tradition savante humaniste du XVIIIe siècle - mais surtout de déposer des indications venant éclairer ses propres facultés mentales. Il écrit longuement sa manière de travailler et de penser, ses découvertes personnelles, sa psychologie et ses états d'âme, jusqu'à ses multiples résolutions en matière d'écriture et d'usage de certains concepts.* »

L'histoire de la fiche par le biais d'inscriptions au dos des cartes à jouer suggère qu'il n'y a pas de classement sans reclassement. Détourner les cartes à jouer pour en faire un fichier scientifique fait coexister deux ordres dos à dos. D'abord, une face visuelle, l'autre écrite. D'un côté la symbolisation iconique d'un ordre social seigneurial régit par le divin, de l'autre côté la rationalité de l'humanisme d'un ordre social devenant séculaire.

Apparaît à travers la fiche moderne la dimension d'accumulation d'une société laïque et bourgeoise. Monter des dossiers, un corpus, constituer des archives, asseoir un pouvoir. Avec la révolution française les archives nationales consistent peu à peu à tout documenter jusqu'à des choses invraisemblables d'inutilité. Cette exhaustivité de la mise en fiche concerne le recensement de la population en vue de faire des statistiques par exemple. Apparaissent également les archives familiales bourgeoises comme les correspondances des aïeux en héritage, témoignant d'une sédentarité de la propriété privée.

De telles archives privées ou publiques constituent peu à peu un trésor de guerre voire un tribut de domination. « *Le fichier central de la Sûreté Nationale* » contenant 600 000 dossiers a été saisi par l'occupant allemand dès juin 1940 puis récupéré par l'Armée Rouge en 1945 avant d'être restitué à l'État français par la Russie entre 1994 et 2000. Aujourd'hui sur Internet, il arrive que des masses de fichiers de données fuient dans la presse en faisant scandale, arborés tels des butins, des affaires de gros sous devenues monnaie courante.

Le fichage

Les fichiers fonctionnent. Ils fonctionnent bien et de mieux en mieux. Mais les fichiers pensent-ils ? Il me semble nécessaire d'évoquer ce qu'il y a de pire avec la fiche et la systématisation du fichage pour couper court à toute tentative d'explication raisonnable. Je veux montrer avec l'exemple de la récidive comment le classement par fiches d'identification ne pense pas, qu'il produit ce qu'il pense combattre délibérément.

D'origine médicale, le terme « récidive » désigne une rechute de la maladie. À partir du XIXe siècle et jusqu'à aujourd'hui, ce terme est utilisé par la justice pour désigner une personne qui réitère un délit. Ce faisant, le crime est associé à une maladie, un critère biologique qui aura alors tendance à coller à la peau du prévenu, à le naturaliser comme délinquant, à le cibler parce qu'il est étranger ou considéré comme tel. À l'origine de cette obsession pour la récidive, il y a la difficulté pour la police jusqu'au milieu du XIXe siècle d'identifier des délits commis par une même personne sous des noms différents du « *Registre général des condamnations* » autrement appelé « *sommiers judiciaires* ». Ces archives disparaissent dans les flammes de la semaine sanglante de la Commune de Paris en 1871. La répression des communards donne l'occasion pour la première fois d'utiliser la photographie pour réaliser des *portraits-cartes* qui deviendront peu à peu des fiches d'identification en carton plus rigide de 9 centimètres sur 16 centimètres. Alphonse Bertillon, d'abord commis aux écritures à la préfecture de police devient en 1882 le chef du Bureau d'identité au sein duquel il appliquera sa méthode de mesures anthropométriques pour traquer les récidivistes. 120 ans plus tard, les prisons françaises sont bien garnies : deux voire trois détenus sont entassés dans une cellule de neuf mètres carré. Les peines d'emprisonnement ont été multipliées par trois et demi depuis 60 ans sans que le nombre de délits ait augmenté statistiquement. Pour arriver à ce résultat, il ne faut pas faire des mathématiques mais compter sur une obsession des questions sécuritaires et identitaires dans le débat public puis de créer de nouveaux délits. Illogique ? Une mère à propos de son fils incarcéré pour la seconde fois dit l'absurdité de la situation en quelques mots : « *un casier judiciaire vous condamne à la récidive. Une fois fiché, on ne vous lâche plus.* »

Tragiquement, la fiche d'identification est parfois la seule trace qui reste des individus qui n'ont pas de sépultures. Dans la mesure où elles nous survivent, les fiches et les photos d'identité sont par ailleurs une forme de sépulture. Certaines installations de Christian Boltanski en témoignent je crois, par exemple « *Les 62 membres du club Mickey en 1955, les photos préférées des enfants* » datant de 1972, « *La réserve des Suisses morts* » réalisée en 1990 ou encore « *Les registres du Grand-Hornu* » réalisée en 1997. Les portraits photographiques qu'il extrait à partir de vignettes dans les magazines pour enfants, les journaux de la presse locale ou les registres d'employeurs découlent bien d'une logique d'identification par catégories tout en instaurant un flou, un doute voire une confusion volontaire sur l'identité des personnes représentées. Dans le film « *Signalement* » que lui consacre Jean-Pierre Salgas en 1992 il raconte :

« *Quand on a trouvé le fichier juif de Paris, j'ai essayé de faire un fichier des coiffeurs parisiens ; c'est facile avec un minitel. Et c'est la même chose. Effectivement, dès qu'on met les coiffeurs en fiches, ça devient dangereux, très dangereux, les coiffeurs.* »

Cette façon de déjouer l'identification s'applique à lui-même ou à son propre travail dont il rapporte ceci :

« *Il arrive souvent qu'on me dise : « Votre art est tout à fait juif » ou « Vous parlez de la Shoah ». Je réponds que je ne suis pas du tout juif, mais corse et que mon art est corse, qu'il est juif-corse (...) Moi, mon art est juif-corse, une sous-catégorie.* »

Sur ces mots, je vous remercie de votre écoute. Je vous propose de faire une pause de 15 minutes avant de nous retrouver pour la table ronde des invités à 17 heures.